Ami du Clergé du 11 août 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — XII. Les passions à l'assaut contre la foi, 433. — XIII. Les péchés contre la foi, 434.
Sur les Epitres du dimanche. — XLI. *14e Dim. après la Pentecôte :* La lutte contre soi-même, 436. — XLII. *15e Dimanche :* Les bonnes œuvres, 438.
Pour la fête de S. Bernard. — Une vie consacrée à Dieu, 441
Pour la fête de la Décollation de S. Jean-Baptiste. — Histoire et enseignements du martyre de S Jean-Baptiste, 443
Pour une Adoration perpétuelle. — IV. Nos abandons, 444.
Aux Enfants de Marie. — LXXIX. Le retour au foyer après la communion, 448.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XII

LES PASSIONS A L'ASSAUT CONTRE LA FOI

Mes frères,

Croire est un acte raisonnable et souverainement utile. Comment expliquer le grand nombre d'incroyants que l'on rencontre même dans nos pays catholiques ? Sans doute, il faut tenir compte de ce fait que beaucoup de non-pratiquants ne sont pas des incroyants : le respect humain ou d'autres prétextes les empêchent de mettre leur conduite en accord avec leurs convictions. Et cette constatation diminue considérablement les effectifs de l'incrédulité. Néanmoins ceux-ci demeurent encore importants ; on peut d'ailleurs leur ajouter la masse des sympathisants, qui, sans avoir rompu entièrement avec la foi, voient tous les jours sa lumière baisser de plus en plus, faute de vouloir l'entretenir par la pratique des œuvres.

L'incrédulité a pour causes principales l'ignorance et les passions Je parlerai dans une prochaine instruction du mal causé par l'ignorance. Aujourd'hui j'examinerai le rôle des passions comme agents destructeurs de la foi. Je les rangerai sous trois chefs : l'*orgueil*, la *sensualité* et la *peur*.

I

L'orgueil refuse de se soumettre. Ce fut le péché des mauvais anges qui, sous la conduite de Lucifer, prétendant s'égaler à Dieu, ne voulurent plus le reconnaître comme leur maître. C'est une tentation d'orgueil que le démon suggéra à nos premiers parents : « Vous serez comme des dieux, » leur dit-il. Ce genre de tentation est encore fréquemment employé par l'esprit mauvais pour détourner les hommes de Dieu. Il leur insuffle un désir d'indépendance qui les porte à secouer le joug de la loi divine.

Mais la soumission d'une créature à son Créateur est un acte si raisonnable que l'homme ne peut pas ne pas sentir dans quelle situation fausse il se trouve ; aussi cherche-t-il des prétextes pour motiver ses actes d'indépendance. Il essaie de diminuer à ses propres yeux l'autorité et les droits de Dieu et le devoir d'obéissance qui incombe à la créature. Dieu donne sa grâce à ceux qui le cherchent humblement ; mais à ceux qui s'écartent volontairement de la lumière qu'il prodigue à toute âme de bonne volonté, il refuse de se manifester. Il les punit en permettant qu'ils ne réussissent que trop bien en leur entreprise : grâce aux sophismes dont ils s'abusent, la foi s'affaiblit progressivement et rapidement en eux, jusqu'au moment où elle disparaît complètement.

L'orgueil de l'esprit trouve une aide puissante, de nos jours, dans ce culte idolâtrique de la raison que prêche la philosophie athée. Sous prétexte que l'esprit humain a réalisé des découvertes surprenantes et toujours avec cette arrière-pensée d'évincer l'autorité gênante de Dieu, certains veulent ériger la raison humaine en maîtresse unique et infaillible de l'homme. De là ces aphorismes bien connus et qui, sous les apparences d'une logique rigoureuse, cachent les plus grosses sottises : Je ne crois qu'à ce que je vois ; — je ne crois que ce que je comprends ; — la raison humaine ne saurait abdiquer devant une autorité quelle qu'elle soit. Comme si sans cesse, dans la vie courante, chacun de nous n'était pas obligé de croire quantité de choses qu'il ne voit pas, quantité de choses qu'il ne comprend pas, et de se fier au témoignage d'autrui ! Ce que, d'ailleurs, on trouve très légitime, dès qu'il ne s'agit plus de vérités de la foi.

II

Mais voici venir à l'assaut de la foi une autre passion non moins redoutable : c'est la sensualité ou l'impureté. Dieu a voulu que chez l'homme l'esprit commandât à la chair. Cette subordination s'impose en vertu de la seule loi naturelle ; mais, du fait de l'adoption divine et de l'appel à la vie surnaturelle, cette obligation devient encore plus impérieuse. L'un des effets du péché originel, c'est d'avoir rompu l'équilibre normal de l'homme et d'avoir donné à la chair des exigences injustifiables. Celle-ci devient ainsi en tout homme l'ennemie de l'esprit éclairé et vivifié par la foi. Toute victoire remportée par elle est donc une défaite pour la raison et pour la foi, et réciproquement. On comprend dès lors la vérité de ces paroles de nos livres saints : « L'homme tombé (par l'impureté) au rang de l'animal ne comprend plus ce qui vient de l'esprit de Dieu. » (I Cor., II, 14).

L'expérience démontre, en effet, que beaucoup de ceux qui ont perdu la foi ont commencé par perdre l'intégrité des mœurs, et qu'il a suffi souvent de rompre courageusement avec des habitudes vicieuses et de retrouver la pureté du cœur

par une bonne confession, pour voir s'évanouir des objections prétendues invincibles et briller de nouveau la divine lumière de la foi. Comment celui qui met son bonheur dans les grossières satisfactions des sens pourrait-il aimer des vérités qui condamnent sa conduite ? Comment ne chercherait-il pas à fermer les yeux à une lumière qui gêne son libertinage ? « Les hommes ont aimé les ténèbres plus que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Celui qui fait le mal hait la lumière et il ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres soient condamnées. » (Jo., III, 19-20).

D'ailleurs si, au dire de l'Apôtre, nos corps sont les membres du Christ et les temples du Saint Esprit, si le Verbe s'est fait chair afin que la chair fût divinisée, l'homme charnel ne renonce-t-il pas volontairement à cette union avec le Christ, ne détruit-il pas en lui-même son image et la présence divine ? Comment, dans ces conditions, entendrait-il et comprendrait-il encore la voix de celui qu'il a ainsi chassé ? Une vie pure est donc la condition essentielle d'une foi lumineuse et solide.

III

Je vous ai nommé un troisième ennemi de la foi : c'est la peur. J'entends par là d'abord la peur du « qu'en dira-t-on ? » — La peur est particulièrement méprisable, parce qu'elle procède de la lâcheté. L'une des scènes les plus pénibles qui nous soient rapportées par l'Evangile, n'est ce pas celle où Simon-Pierre affirme avec serment à l'appui qu'il ne connaît pas Jésus ? Lui qui se vantait de vouloir mourir avec son Maître, s'il le fallait, il a eu peur, non pas de la mort, mais des railleries d'une domestique. Ce cas n'est malheureusement pas rare. Combien peu nombreux sont ceux qui pourraient dire comme le grand-prêtre Joad :

> Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre [crainte [1].

On craint les plaisanteries d'un camarade de bureau ou d'atelier ; on craint, autre genre de peur, d'être noté comme clérical et d'attendre trop longtemps un avancement mérité ou une décoration convoitée ; et l'on préfère le petit avantage temporel au bien éternel que procure la foi.

Cette attitude peu reluisante n'empêche pas, me direz-vous, de garder ses convictions dans l'intime de sa conscience. — Je voudrais le croire ; mais ce que je sais, c'est qu'une foi qui ne se traduit pas en actes s'affaiblit, comme un membre qui garde l'immobilité. D'ailleurs la foi, comme toute vertu, a besoin du secours de la grâce divine pour s'entretenir, et l'abstention des pratiques religieuses sous l'empire du respect humain ou de toute autre peur, n'est certainement pas un moyen d'obtenir de Dieu les grâces nécessaires. Pour avoir rougi de mettre sa conduite à l'unisson de ses convictions, on finit par mettre ses convictions à l'unisson de sa conduite.

[1] Athalie, acte I, sc. I, v. 64.

L'histoire de l'Eglise nous offre, à côté du triste spectacle de quelques malheureux apostats, des exemples nombreux du courage qui convient aux chrétiens. Ces exemples nous ont été donnés par les martyrs. Les persécuteurs ont essayé de leur arracher leur foi par la promesse des honneurs les plus brillants, des richesses les plus considérables, d'unions magnifiques ; ils les ont menacés des pires souffrances physiques et morales ; ils les ont livrés aux supplices les plus barbares. La peur n'a pu agir sur ces âmes bien trempées et ils ont tout quitté, même la vie, plutôt que de perdre leur foi. Le bon Dieu ne nous demande pas ordinairement des sacrifices aussi importants ; raison de plus pour accepter volontiers une légère persécution ou une petite déception ; ne doutons pas que Dieu ne sache nous en récompenser au centuple. J'ajoute que cette fermeté de foi et cette loyauté d'attitude nous vaudront, un jour ou l'autre, l'admiration de nos adversaires eux-mêmes.

* *

Nous avons appris à connaître quelques-uns des ennemis qui menacent notre foi. « Un homme averti en vaut deux, » dit le proverbe. Ecartons courageusement ces causes d'affaiblissement, peut-être de perte, de notre foi. Mais n'attendons pas, pour le faire, le moment où celle-ci serait déjà ébranlée. Ne jouons pas avec le danger, si nous ne voulons pas succomber. Ainsi soit-il.

XIII

LES PÉCHÉS CONTRE LA FOI

Mes frères,

A toute vertu s'opposent des péchés qui, tout en se groupant dans le même genre, appartiennent à des espèces différentes. Ainsi on peut pécher contre la foi : 1° en ignorant des vérités que l'on devrait connaître ; 2° en dissimulant sa foi, par peur ; 3° en s'exposant à des occasions dangereuses pour la foi ; 4° en doutant de certaines vérités révélées ; 5° en niant quelques-unes ou l'ensemble des vérités de foi. Notre entretien d'aujourd'hui vous mettra en garde contre ces diverses espèces de péchés.

I

L'ignorance en matière de religion est un des grands maux de notre époque Il est grandement favorisé par la neutralité de l'enseignement officiel. Même en admettant que cette neutralité soit observée, ce qui n'est pas toujours vrai, le seul fait d'ignorer à l'école la question religieuse tend à établir dans l'esprit des enfants cette conviction que l'enseignement religieux n'est pas indispensable, puisque ceux qui représentent à leurs yeux la science peuvent s'en passer. Il prive le prêtre catéchiste d'une collaboration jadis précieuse, quand il n'établit pas entre l'Eglise et l'école un fâcheux antagonisme.

Pressés par la nécessité de passer des examens dont le programme devient de plus en plus chargé, peu encouragés par leurs familles qui souvent se désintéressent de l'instruction religieuse, les enfants, obligés d'assister aux leçons de catéchisme après avoir fourni déjà plusieurs heures de travail à l'école, en arrivent facilement à considérer ces leçons de catéchisme comme une sorte de pensum ennuyeux dont ils cherchent à s'affranchir le plus possible. D'ailleurs, les deux ou trois années de préparation à la Communion solennelle ne peuvent donner à l'enfant, en raison de son jeune âge et du peu de temps qu'on y consacre, qu'une instruction religieuse élémentaire, suffisante pour le moment, mais qui plus tard révélera de graves lacunes.

Au fur et à mesure que les passions s'éveilleront, que l'adolescent rencontrera dans les journaux, dans les livres, dans les conversations les objections que l'impiété ne manquera pas de jeter sur son chemin, ces lacunes deviendront de plus en plus préjudiciables. Seule une connaissance plus approfondie des vérités religieuses et des exigences de la morale, aidée par la pratique des sacrements, pourrait garder sa foi intacte et la fortifier. Mais beaucoup négligent de fréquenter les catéchismes de persévérance ou les réunions sérieuses des patronages ; ceux qui continuent à assister à la messe du dimanche choisissent volontiers la messe basse au cours de laquelle on ne prêche pas et, au lieu d'apprendre ce qu'ils ne savent pas, ils oublient, faute de l'entendre répéter, le peu qu'ils ont su jadis. Or les questions religieuses se posent nécessairement et fréquemment à tout esprit. Ne possédant pas la réponse catholique à chacune de ces questions, on adoptera celle des milieux que l'on fréquente, du journal qu'on lit ou tout simplement celle qui favorise les passions.

La conclusion qui s'impose c'est le devoir pour ceux qui ont charge d'âmes, et les parents sont de ceux-là, de veiller à donner ou à faire donner à ceux qui dépendent d'eux une solide instruction religieuse, en les envoyant aux catéchismes de persévérance, aux cercles d'études catholiques et aux prédications de leur paroisse.

Quand ce devoir a été négligé pendant l'enfance ou l'adolescence, il ne disparaît pas avec l'âge et si les personnes d'âge adulte et même d'âge mûr constatent en elles les lacunes dont je parle, nous ne les enverrons pas sur les bancs du catéchisme, mais nous leur rappellerons l'obligation grave qui les presse de s'instruire par la lecture d'ouvrages que leur indiquera volontiers le clergé de leur paroisse et par l'audition attentive des instructions données précisément à leur intention par ce même clergé.

II

J'ai déjà parlé, dans notre précédent entretien, des méfaits de la peur. Je rappelle que la peur, soit d'une appréciation malveillante de la part d'autrui, soit d'un dommage temporel quelconque, en nous amenant à dissimuler nos convictions, risque de les ébranler, en vertu de la solidarité qui unit l'action et la foi.

Indépendamment de ce risque personnel, la peur entraîne souvent une autre grave conséquence, je veux dire un péché de scandale. Il y a des circonstances où, pour la bonne édification de notre prochain, nous sommes obligés d'affirmer notre foi et de la traduire par des actes. Ce fut le cas pour les martyrs, dont la défection aurait pu conduire d'autres âmes à l'apostasie ; mais laissons de côté ce cas exceptionnel, pour envisager de préférence celui, beaucoup plus courant, du chrétien qui, sans y être forcé par de graves menaces, n'ose pas montrer au grand jour ses convictions religieuses et s'abstient par conséquent de tout acte de piété. Qui oserait soutenir qu'il n'exerce pas sur son entourage la plus fâcheuse influence ? Cette influence sera subie surtout par la jeunesse, par les subordonnés, en un mot par tous ceux qui attendent légitimement de la personne en question une ligne de conduite à suivre et des exemples à imiter.

Ce n'est plus alors seulement une faute contre la charité, mais bien contre la justice, qui est commise, puisqu'on refuse à ceux dont on a la charge une aide morale que par devoir d'état on est tenu de leur apporter. C'est particulièrement le cas des parents qui, tout en faisant élever religieusement leurs enfants, donnent par leur conduite un démenti flagrant aux éducateurs à qui ils les ont confiés. M. f., ne cédons jamais à la peur : nous y gagnerons l'estime de nos semblables, le salut de notre âme et la sauvegarde de celles dont nous avons à répondre.

III

Une autre façon de pécher contre la foi, c'est de s'exposer volontairement et inutilement à l'occasion de la perdre. Ce péché n'est pas particulier à la foi ; on peut le commettre à l'égard de n'importe quelle vertu, de la pureté ou de la tempérance, par exemple. Le bon Dieu nous accorde, selon les circonstances, les grâces nécessaires pour résister aux tentations de toute espèce, mais à la condition expresse que nous ne recherchions pas la tentation par des imprudences coupables. Le médecin continuera-t-il de donner des soins à un malade qui ne veut pas renoncer à s'exposer au mal ? A quoi bon ? Quiconque affronte de plein gré la tentation manifeste son désir d'y succomber.

Quelles sont les occasions les plus courantes de perdre la foi ? J'en citerai deux : la fréquentation des impies et les mauvaises lectures. « Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es », affirme le proverbe. Cela veut dire que l'on prend facilement la mentalité ou les manières de ceux que l'on fréquente. Le vice et l'incrédulité sont encore plus contagieux que la vertu et la foi. Evitons par conséquent ces contacts dangereux ; évitons-les

pour nous et évitons-les à ceux sur qui nous devons veiller : enfants, serviteurs, subordonnés. Les parents ont le devoir de connaître les camarades que fréquentent leurs enfants, de ne les confier qu'à des maîtres dont l'attitude religieuse est irréprochable et de ne jamais introduire à la maison de journaux, de revues ou de livres dangereux pour la foi.

Qu'on ne me dise pas : « Cette lecture ne me fait aucun mal. » — Aujourd'hui peut-être ; et encore en êtes-vous bien sûr ? Mais à la longue ? C'est faire preuve d'une psychologie bien peu avertie que de répondre, comme je l'ai entendu faire, à un jeune homme qui suspectait l'orthodoxie d'un de ses professeurs : « On n'en prend que ce que l'on veut ; le reste glisse comme la petite goutte de mercure qui ne laisse aucune trace là où elle a passé. » L'expérience et la raison condamnent un pareil langage.

Qu'on ne s'autorise pas non plus de l'exemple d'autrui, voire d'une personne pieuse. Il y a des cas où une personne, convenablement préparée par ses études et armée de la grâce, peut et même doit lire un ouvrage dangereux pour la foi, pour en établir une réfutation. Il n'y a plus alors imprudence volontaire et inutile, mais accomplissement d'un devoir d'état. Dans ce cas, mais dans ce cas seulement, le secours de Dieu demeure plus que jamais assuré.

Un certain nombre d'ouvrages ou de publications contraires à la foi sont expressément signalés par l'Eglise qui les a rangés dans son catalogue de l'Index. Un catholique ne peut pas, en sûreté de conscience, passer outre à cette défense.

IV

Voici encore un péché qu'il n'est pas rare de constater dans les conversations : c'est le doute au sujet d'une vérité de foi. Le doute porte spécialement sur la vie future et ses conditions, sur l'efficacité et la nécessité des sacrements, sur la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. « Sait-on ce qu'il y a après cette vie ? Dieu est si bon qu'il n'a pu créer un enfer éternel. » Voilà des paroles qui échappent facilement à des gens peu instruits ou peu pratiquants.

S'accommoder de ces doutes sans chercher la vérité, par négligence ou parce qu'on craint de la découvrir, constitue une faute grave. Le doute provient donc parfois de l'ignorance ; il peut également être le résultat d'imprudences ; enfin ceux qui ne prient pas suffisamment ou qui négligent les sacrements risquent également de tomber dans ce péché, car, nous l'avons dit, la foi n'est pas affaire de démonstration scientifique, c'est un don de Dieu qui s'obtient par la prière. Les remèdes préventifs ou curatifs sont donc tout indiqués : s'instruire, éviter les imprudences, prier et communier.

V

Le doute nous a conduits à deux pas de l'hérésie. Celle-ci nie une ou plusieurs vérités de foi. Ainsi les protestants, les grecs, arméniens ou coptes orthodoxes n'acceptent pas l'autorité ni l'infaillibilité du Pape. L'hérésie existe même chez ceux qui, rejetant une vérité de foi, gardent cependant une soumission extérieure et apparente à l'Eglise catholique ; ce fut le cas de certains modernistes. Lorsque l'hérésie est volontaire et opiniâtre, elle entraîne la peine de l'excommunication.

Enfin l'apostasie est une hérésie généralisée et une rupture complète avec la foi catholique. Il n'est pas nécessaire, pour qu'il y ait apostasie, que l'on passe à une autre confession religieuse. Le seul fait de renoncer à la foi et de se séparer de l'Eglise suffit. Ce péché se rencontre malheureusement chez un certain nombre de baptisés qui sont devenus incroyants ; c'est le cas de beaucoup de libres-penseurs et de francs-maçons. Ils sont frappés, eux aussi, de l'excommunication.

Le péché d'hérésie et celui d'apostasie sont parmi les plus graves, car ils séparent complètement la créature de Dieu et la rejettent définitivement, à moins de conversion, hors de la voie du salut.

* *

La gravité d'un premier péché contre la foi n'échappe à personne, puisqu'il risque d'entraîner jusqu'à l'apostasie. Aussi aurez-vous à cœur, m. f., de garder toujours votre foi intacte. Méfiez-vous de l'esprit d'indépendance, qui tend à rejeter toute autorité, et demeurez toujours en union intime avec l'Eglise catholique qui a reçu le dépôt de la foi et avec son Chef visible, le Pape. C'est le seul moyen de rester uni aussi au Christ, en dehors de qui il n'y a pas de salut. Ainsi soit-il.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XLI

14e Dimanche après la Pentecôte

LA LUTTE CONTRE SOI-MÊME

Mes frères,

L'homme est composé de deux éléments contraires. Il y a d'abord en lui la matière, le corps, qui le rattache aux choses visibles et terrestres. Il y a ensuite l'âme spirituelle, qui tend à l'élever vers les cieux. Si quelqu'un a le malheur de se laisser dominer par ses tendances inférieures, de se livrer aux penchants de la chair, on peut le considérer immédiatement comme perdu. Les premières concessions faites par lui à l'animalité qui subsistera en lui jusqu'à son dernier soupir ne serviront qu'à fortifier ses appétits malsains. Une faute initiale en entraînera une autre qui, à son tour, en appellera une troisième. Ainsi de suite, jusqu'aux suprêmes déchéances en ce monde et jusqu'à l'éternelle damnation, à moins de repentirs soudains qu'il ne faut pas trop escompter.

Envisageons maintenant l'hypothèse opposée : celle du chrétien qui, illuminé et soutenu par la grâce, s'attache à suivre les inspirations de l'esprit. Sa conduite pourra être symbolisée par une ligne analogue, mais dirigée en sens inverse. Un premier succès sur ses passions l'amènera à une seconde victoire sur lui-même. Ces triomphes du début l'encourageront, en le rendant plus vigoureux. Quoiqu'il reste toujours bon de se méfier des défaillances possibles, ce vaillant aura le droit d'espérer que ces efforts multipliés accroîtront sa résistance au mal et son aptitude au bien. Bref, tandis que l'un s'abaisse, l'autre s'élève de plus en plus. Entre l'amour de Dieu et l'amour du mal, il faut choisir.

I

Mais, murmurera peut-être quelque âme hésitante, n'y aurait-il pas de conciliation possible? Pourquoi faut-il que nous soyons toujours tiraillés en sens contraires, en guerre contre nous-mêmes? Ne pourrait-on se mettre en paix par une petite transaction qui assurerait au ciel et au monde leur part de puissance chez-nous? — Hélas! La chose est tout à fait impossible. C'est le Christ qui a déclaré lui-même que nul ne peut servir deux maîtres. On ne peut faire de sa vie deux parts : l'une vouée au service de Dieu, l'autre abandonnée aux pires désordres. « La chair, ou la concupiscence, a dit Théodoret, est le principe des mauvaises actions; l'esprit, ou le mouvement de la grâce, est le principe de nos bonnes œuvres. » Il y a donc entre eux une contradiction manifeste, et nous ne saurions être à la fois les hommes de Satan et ceux de Notre-Seigneur.

Est-ce à dire que nous avons simplement le choix entre une existence absolument bestiale (si vous me pardonnez cette expression) et une vie totalement angélique? Certes non, car l'exagération serait manifeste. Puisque nous sommes constitués de deux parties si différentes, il faut, sous peine de rompre l'unité qui fait de nous une seule personne, établir un certain ordre, un certain équilibre entre notre âme et notre corps. Mais « ordre » ne signifie pas « égalité ». Le bon Dieu n'a jamais songé à nous faire mener ici-bas une existence pareille à celle des Séraphins, il ne veut pas non plus que nous descendions au rang des êtres qu'il a créés pour notre service.

Le principe de solution sera celui-ci : la chair pourra satisfaire ses désirs légitimes sous l'autorité de l'esprit; mais elle devra se soumettre à ses interdictions toutes les fois qu'il lui signalera qu'elle va tomber dans quelque action illicite ou même gravement dangereuse. En d'autres termes, ce sera notre intelligence, surnaturalisée par le baptême et par la grâce, qui régnera sur les actes de notre corps; ce sera notre volonté qui réprimera ce corps indocile, afin de lui interdire tout ce qui déplaît au Seigneur et de lui imposer les sacrifices nécessaires pour que la volonté divine soit accomplie.

II

Parmi les impulsions qui nous sollicitent à agir dans un sens ou dans un autre, il en est beaucoup qui portent en elles-mêmes le signe indiscutable de leur origine. Elles sont tellement brutales qu'elles ne peuvent émaner que des bas-fonds de notre humanité, ou tellement hautes qu'elles ne peuvent provenir que de notre partie la plus sublime. Mais, entre ces deux catégories bien tranchées, il s'en trouve une troisième. Nous entrons alors dans la zone du doute. Beaucoup de gens ne possèdent pas un sens assez droit, ou une science assez profonde, pour discerner clairement l'erreur de la vérité, en certains cas plus difficiles. Le démon, d'ailleurs, excelle toujours à se déguiser en ange de lumière et à nous présenter comme dignes de louange certaines résolutions qui ne tendent, en réalité, qu'à provoquer notre ruine.

C'est pourquoi l'Apôtre a pris soin, afin de fixer notre incertitude et de calmer nos angoisses, de dresser une liste sommaire des principales manifestations où l'on reconnaît les œuvres de la chair et celles de l'esprit. Parmi les premières, il note avant tout les impuretés, les voluptés interdites, le libertinage qui cause la perdition de tant de malheureux et faibles hommes. Il signale ensuite l'idolâtrie, la magie, avec toutes les pratiques superstitieuses qui attentent plus directement aux droits souverains du Très-Haut. Viennent ensuite les actes qui nuisent à l'union, à la charité sainte que nous devons à nos frères : les inimitiés et les querelles, les jalousies et les rancunes, l'envie et les meurtres, les divisions et les hérésies qui déchirent le corps mystique de Jésus. Pour terminer cette sombre nomenclature, voici enfin les fautes qui souillent notre dignité personnelle, comme la gourmandise, l'ivrognerie et autres excès analogues. Tout cela est incompatible avec l'obtention du royaume de Dieu. Dès qu'une tentation de cette sorte nous assaille, nous devons nous tenir en garde. Si nous nous laissions entraîner par de fallacieuses apparences, il n'en résulterait rien de bon. Tout au contraire : les pires maux seraient à redouter.

Par contre, les fruits de l'esprit sont d'abord la charité qui règle harmonieusement nos rapports avec nos frères et avec Dieu lui-même. C'est aussi la joie et la paix que, seule, goûtera une conscience pure. A l'égard de notre prochain, nous aurons à réagir contre nous-mêmes, afin de pratiquer la patience et la douceur, la mansuétude et la bonté qui assurent dans le monde la concorde et préparent l'avènement du règne du Seigneur. La foi s'impose aussi, évidemment, puisque c'est par elle que nous nous relions aux réalités vivifiantes et surnaturelles. La modestie et la chasteté achèveront le labeur sacré de notre sanctification, en établissant en nous quelques similitudes avec les créatures supérieures, avec les anges, à qui une pureté parfaite confère le privilège de se tenir sans cesse en présence de l'Eternel.

On pourrait, sans doute, prolonger cette énumération. Mais, puisque les principes directeurs sont ici nettement posés, est-il nécessaire de pénétrer plus avant dans l'immense forêt des détails qui varient infiniment, suivant les circonstances et les personnes ? Les cas d'espèce relèvent moins de la doctrine générale que de la pratique du confessionnal. Si, après tout ce que l'on vient de dire, il se trouve encore quelqu'un qui hésite, il lui est loisible de recourir à son directeur spirituel, de s'ouvrir à lui avec franchise. C'est alors qu'il recevra la solution des problèmes posés par lui et les directives pieuses qui le feront avancer dans le droit chemin de la sainteté. Mais il ne suffit point de connaître la loi : il faut surtout la réaliser dans chacun des actes de sa vie. Et puisque Dieu lui-même veut bien nous y aider, cela est possible à tout le monde, avec une énergique volonté.

III

C'est à la réalisation, en effet, que Dieu nous attend. Aussi longtemps qu'il ne s'agit que de spéculations théoriques, les difficultés sont minimes. Chacune des règles qui fixent la conduite de notre existence a une raison d'être, un motif accessible à l'intelligence de quiconque veut se donner la peine de réfléchir sérieusement. Nous arrivons donc, sans trop de peine, à discerner le bien du mal et à conclure qu'il faut, en toute hypothèse, agir selon la loi de Dieu.

Mais c'est précisément là que commence la véritable difficulté. Notre raison est convaincue ; notre volonté s'arrête en face de l'obstacle à franchir. L'obstacle, c'est le sacrifice, indispensable à celui qui veut s'élever au dessus de lui-même. Nous voyons clairement le devoir à remplir. Mais nous sentons en nous une résistance obscure et tenace, parce que ce devoir nous coûte. C'est alors qu'éclate le terrible conflit entre la chair et l'esprit, entre notre goût et nos obligations. Il y a tout lieu de croire que, livrés à nos seules forces, nous renoncerions à la lutte. Il serait si doux, en effet, de se laisser aller au plaisir de vivre sans préoccupation de l'inéluctable avenir ! « *Carpe diem,* » chantait Horace.

Mais voici Racine qui répond :

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat [pour nous ?

Telle est, en effet, la solution. Que l'on ne nous reproche pas de revenir souvent sur cette idée primordiale. Un prêtre n'a pas été consacré pour offrir de la littérature à ses fidèles. Il a reçu mission d'enseigner la vérité et de la répéter sans cesse, afin qu'elle finisse par pénétrer jusqu'au plus intime des cœurs. Donc — revenons-y une fois encore — le combat intérieur qui se livre en nous sera décidé par la grâce. Notre nonchalance, notre vilenie nous vouent d'avance à la défaite. L'appui du ciel nous est le gage du triomphe.

Cet appui, comment l'obtenir ? En contractant avec le Seigneur une alliance qui, pour être moins solennelle que celle conclue avec Abraham, n'en sera pas moins efficace. Vous voulez que Dieu collabore à votre salut ? Rien de plus simple à obtenir : il suffit de le demander. La prière, sous toutes ses formes, est continuellement à votre portée. Le sacrement de Pénitence reste à votre disposition, après chacune de vos fautes. La communion vous offre un trésor de grâces et de forces.

Mais comprenons bien que nous sommes obligés de fournir notre effort personnel pour utiliser l'aide de Dieu. Il arrive parfois que des gens récitent quotidiennement de longues formules, s'approchent maintes fois de la Table Sainte et n'en demeurent pas moins tièdes, médiocres, vulgaires même. Pourquoi cela ? Parce qu'ils n'ont pas encore compris que la perfection ne s'acquiert qu'à force d'abnégation. Dans la lutte surnaturelle, le premier ennemi à vaincre, c'est sa propre personnalité, sa sensualité, son ambition, sa colère, son avarice. Et pour atteindre ce but, il faut agir individuellement, persévéramment. Nous ne sommes rien par nous-mêmes ; nous pouvons tout avec Dieu. Mais le Seigneur qui nous a créés libres s'est interdit à lui-même de nous sanctifier sans notre participation. S'il en était autrement, nous n'aurions, du reste, aucun mérite et par suite aucun droit aux récompenses.

En un mot, la situation est des plus simples. Partagés entre nos bas instincts et les sollicitations supérieures, nous avons la possibilité de faire pencher la balance, sous notre responsabilité, du côté où il nous plaira. Jugeons donc froidement les choses. Notre décision ne sera pas douteuse, puisque nous verrons alors d'une part les dangers inouïs, d'autre part les avantages merveilleux. La résolution une fois prise, il ne restera plus qu'à s'y tenir inébranlablement.

XLII

15e Dimanche après la Pentecôte

LES BONNES ŒUVRES

Mes frères,

L'instinct naturel de toute créature humaine est essentiellement individualiste. Chacun est porté à se considérer comme le centre de l'univers et à vouloir tout rattacher à lui. Cela n'a, du reste, rien d'étonnant, puisque chacun est le seul à éprouver profondément les émotions de son âme ou les sensations de son corps. Rien de plus logique que de chercher à les rendre les moins pénibles ou les plus agréables possibles. Ainsi s'explique notre tendance à flatter en nous les passions charmeuses : l'égoïsme qui nous épargne bien des tracas, la volupté qui multiplie les jouissances, l'amour fascinateur de l'or ou l'ambition de dominer les autres mortels.

I

Mais si tout cela est extrêmement simple, il n'en reste pas moins que c'est profondément immoral.

Parce que notre nature corrompue nous incline sans cesse vers ce qui nous plaît, si méprisable que cela paraisse, il faut, car Dieu veut nous racheter, nous purifier, nous ennoblir, que nous résistions à nos penchants. Telle est la raison de l'éternel combat qui se livre perpétuellement au fond des âmes. D'une part la convoitise de la chair voudrait se permettre toutes les licences qui l'enivrent; d'autre part la raison surnaturellement éclairée proclame les devoirs rigoureux, l'obéissance nécessaire et fait valoir, avec nos intérêts spirituels, l'amour que Dieu nous porte et qu'il nous faut lui rendre en généreuse fidélité.

L'issue de ce duel dépendra, sans doute, de la grâce que Dieu nous accordera. Mais il ne saurait agir seul au fond de nos cœurs. Il exige notre libre coopération ; par suite le résultat de la bataille dépendra aussi de notre énergie et de la formation sainte que nous aurons su acquérir.

Puisqu'il est avéré que nous sommes portés à n'aimer que notre propre personne et à ne nous intéresser qu'à nous-mêmes, il importe de réagir au plus vite afin de nous arracher à cet égoïsme pernicieux. Notre-Seigneur nous a commandé de nous aimer les uns les autres. Ce n'est pas toujours facile, je le sais, car il faut pour cela surmonter des antipathies instinctives, accepter des sacrifices, sortir de soi même, enfin, pour se consacrer à autrui. Pourtant, si dur que cela paraisse, c'est indispensable à quiconque veut suivre la loi du Christ, vivre dans l'esprit de Jésus. La pratique des bonnes œuvres n'est pas seulement un conseil, plus ou moins facultatif, inscrit comme au hasard sur l'un des feuillets de l'Evangile. Elle est une nécessité impérieuse qui s'impose à toute personne désireuse de faire son salut.

Sans doute, les modalités de cette pratique sont moins strictement délimitées que dans certains autres préceptes. Pour la messe dominicale, pour la communion de Pâques, pour la confession annuelle ou les abstinences périodiques, l'Eglise nous fixe les règles les plus précises. Ici, au contraire, une large part est laissée à notre bonne volonté, à notre initiative personnelle. Mais il ne s'ensuit nullement que le commandement soit moins rigoureux ni moins obligatoire. Pour accomplir l'ordre divin d'amour fraternel envers tous les hommes, nous sommes tenus de leur venir en aide, car la charité ne se prouve pas par de vaines protestations et de platoniques paroles : elle se démontre par les actes. Et si ces actes peuvent varier, suivant les circonstances où nous nous trouvons, les autres et nous, il nous est toujours prescrit de les accomplir quand nous le pouvons et comme nous le pouvons.

Ajoutez à cela que ces actions charitables ne seront effectivement bonnes que si elles sont inspirées par un motif surnaturel. Trop de gens font l'aumône ou se dévouent aux bonnes œuvres par ostentation, par vaine gloire, pour briller dans quelque congrès, pour se faire une réputation. Quelques autres vont même plus loin et se lancent dans des entreprises apparemment pieuses pour éclipser quelques rivaux, pour assouvir quelque hypocrite jalousie. Vous comprenez facilement combien cette mentalité est incompatible avec le grand commandement qui nous impose de pratiquer des œuvres saintes par amour envers Dieu et envers le prochain.

II

Nous devons nous aider mutuellement à porter les fardeaux que la Providence a placés sur nos épaules. En nous chargeant de certaines épreuves, le bon Dieu a entendu nous fournir un moyen très efficace d'expier nos fautes et d'acquérir des mérites, par l'acceptation, non seulement résignée, mais joyeuse, des peines, des contrariétés qui, sur terre, nous déchirent comme des épines pénétrantes, mais qui s'épanouiront en roses dans les cieux. Il a voulu également nous donner des occasions multiples de nous entr'aider, de nous secourir réciproquement dans notre difficile ascension vers l'idéal. Il y a bien des procédés pour mettre ces dernières à profit, et on les divise généralement en deux catégories que l'on nomme les œuvres de miséricorde spirituelle et les œuvres de miséricorde temporelle.

Les premières sont, naturellement, les plus sublimes, puisqu'elles visent directement aux âmes et à leur salut. Lorsque nous trouvons sur notre route un de nos frères en proie à la tentation, n'est-ce pas lui rendre le plus grand de tous les services que de l'avertir avec douceur, de l'encourager et de l'affermir dans le bien ? Si même quelqu'un a péché, ne nous faut-il pas essayer de le relever, de lui faire comprendre son erreur, de l'amener au repentir et au pardon ? Les moyens d'accomplir cet acte de zèle diffèrent suivant la situation où nous nous trouvons par rapport à celui que nous désirons secourir. Parfois nous aurons autorité sur lui, et nous agirons en vertu de ce pouvoir qui nous est conféré sur des enfants, par exemple, ou sur des paroissiens fidèles, ou sur des subalternes qui ont confiance en nous. Plus souvent la méthode à employer sera celle du simple conseil, de l'avertissement, de l'insinuation, ou d'une amicale prière.

Nous rencontrerons encore de pauvres gens découragés, écrasés sous les chagrins, les infortunes ou les deuils : un mot aimant de notre part les ramènera à l'espérance, leur donnera la force d'élever leur pensée jusqu'aux revanches glorieuses qui, plus tard, les consoleront de leurs amertumes. D'autres fois, nous serons en présence de ceux qui ignorent les vérités essentielles de la foi et qui végètent misérablement loin de Dieu. A notre époque à demi paganisée, ces malheureux-là ne sont pas rares : on en rencontre non seulement dans les tribus sauvages de l'Afrique, non seulement parmi les enfants des faubourgs, mais jusque dans les sphères les plus hautes et les plus

lettrées. Instruire ceux qui ne savent pas, ouvrir leurs yeux à la lumière de la foi est un apostolat magnifique entre tous.

Certes la dame catéchiste qui enseigne la doctrine aux enfants des écoles laïques s'y prendra de tout autre façon que le controversiste qui réfute les erreurs courantes ou que l'ami qui tente de procurer la science divine à un homme d'âge mûr quelque peu infatué par son importante situation. La prudence est une des vertus fondamentales du christianisme, et le tact n'est qu'une de ses formes. Mais l'Esprit-Saint est là pour aider ceux qui se dévouent à son service.

Quel que soit le malheur qui accable un pauvre être, il y a toujours quelque remède à ses maux. Ce remède, c'est à nous de le trouver d'abord, de le faire accepter ensuite. Pour cela nous mettrons en œuvre tous les talents, toutes les connaissances, toutes les ressources naturelles que le Seigneur nous a départis. Mais nous nous garderons bien d'oublier que notre action personnelle ne sera féconde que dans l'unique mesure où elle sera vivifiée par l'influence de Dieu. De là résulte la nécessité de la prière. Invoquer la clémence d'en haut pour les égarés ou les coupables est une œuvre de miséricorde aussi utile que répandre la bonne parole.

C'est dans notre union intime avec Jésus que nous puiserons les énergies indispensables au succès de notre entreprise. Et, quand la tâche sera achevée, gardons-nous par-dessus tout de nous en attribuer le mérite. Lorsque nous accomplissons le bien, souvenons-nous sans cesse que c'est moins nous qui agissons que Dieu qui opère des merveilles en nous et par notre intermédiaire. Rendons-lui, sans arrière-pensée d'orgueil, la gloire et la louange reconnaissantes qui ne reviennent qu'à lui seul.

III

Si capitales que soient les œuvres spirituelles de miséricorde, elles ne doivent point nous faire perdre de vue les œuvres temporelles qui ont bien leur importance, elles aussi, et leur surnaturelle utilité. Au premier coup d'œil, on serait presque tenté de les dédaigner quelque peu, car elles comportent, la plupart du temps, des tâches assez vulgaires. Soigner des malades, ensevelir des cadavres, quêter ou répartir des aumônes, procurer du travail à un ouvrier affamé, toutes ces occupations, et mille autres de ce genre, paraissent de prime abord des occupations assez éloignées de l'apostolat proprement dit. Ce n'est pourtant là qu'une illusion. Rien n'est indifférent au service de Dieu et l'on peut, par la droiture de l'intention, y rattacher les choses les plus diverses.

Il n'est pas fréquemment commode d'atteindre, du premier coup, les âmes. Elles se dérobent avec facilité ; elles s'enferment dans la froideur ou le mutisme comme dans une citadelle. Pour en faire le siège, il faut donc souvent les attaquer de façon indirecte, par les abords Chaque misère soulagée, chaque tristesse dissipée, chaque difficulté matérielle vaincue livre à notre dévouement une partie de la place. Peu à peu la confiance succède au soupçon ; les aveux se murmurent et, dans l'allègement physique, le miséreux se sent plus disposé à s'abandonner à ceux qui veulent le sauver pour l'éternité.

Une telle raison serait déjà suffisante pour conseiller chaleureusement les œuvres temporelles de miséricorde. Il y a pourtant bien mieux encore. Il y a l'exemple de Notre-Seigneur lui-même, qui, non content de prêcher la doctrine et d'absoudre les pécheurs repentants, guérissait les paralytiques, rendait l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles.

Dieu ne se désintéresse pas des corps, qui sont des instruments de sanctification et qu'il appellera aussi à l'immortalité au jour des glorieuses résurrections. Suivant la formule que Léon XIII a puisée dans les théories de S. Paul, il est « un minimum de bien-être nécessaire à la pratique de la vertu » Puisque beaucoup de gens malheureux ne peuvent, par leurs propres moyens, atteindre à ce minimum, c'est pour nous un labeur béni que de nous ingénier à le leur procurer. Et d'ailleurs ne sommes-nous pas responsables des avantages que Dieu nous a si libéralement consentis ? Il nous a confié plus de talents, plus d'influence, plus de richesse. Soyons-lui reconnaissants de ses générosités à notre égard ; mais sachons bien aussi que son attitude à notre égard doit servir de modèle et de règle à notre conduite envers nos frères.

Vous connaissez la parabole évangélique qui nous montre le maître remettant sa dette à un serviteur insolvable que l'on allait traîner en prison. Au lieu d'imiter la clémence de son souverain, cet avare, créancier à son tour, voulut user des dernières rigueurs contre celui de ses camarades qui lui devait une petite somme. Ce pourquoi il fut sévèrement, mais très justement châtié. Notre situation est identique : puisque Dieu nous a tant donné et pardonné, nous sommes tenus de pratiquer la bonté et l'indulgence. Ainsi nous nous acquitterons d'une partie de nos dettes envers le Très-Haut, en la payant à ceux de ses fils qui souffrent dans l'indigence ou la faiblesse. Comment, d'ailleurs, aurions-nous le cœur assez dur pour jouir égoïstement du superflu, tandis qu'à nos côtés tant d'êtres humains sont privés même du nécessaire ?

Nos offrandes, notre dévouement, ne seront, du reste, pas perdus Nous récolterons dans l'autre vie la moisson merveilleuse des bienfaits que nous aurons semés ici-bas. Dieu, que nul ne saurait tromper, recueillera parmi toutes nos actions celles qui furent accomplies pour l'amour de lui. Que rien donc ne nous rebute, pas même les échecs ou les ingratitudes. L'heure de la mort nous sera moins amère si nous pouvons songer

que nous paraîtrons devant le Juge avec le cortège de nos actes de bienfaisance, qui plaideront notre cause au tribunal suprême et nous aideront à voiler la multitude de nos manquements.

POUR LA FÊTE DE S. BERNARD

(20 août)

UNE VIE CONSACRÉE A DIEU

Mes frères,

S'il est un diocèse où le culte de S. Bernard doit être en honneur, c'est le nôtre, puisque c'est dans les limites de l'ancien diocèse de Langres, à Clairvaux, que ce grand saint passa la plus grande partie de sa vie, qu'il s'est particulièrement sanctifié et qu'il est mort. Mais ce culte se recommande également à l'Eglise universelle, car l'action bienfaisante de ce saint moine, de cet illustre docteur s'est exercée sur l'Eglise tout entière.

I

S. Bernard naquit en 1091, au château de Fontaine, près de Dijon. Comme tous les seigneurs de cette époque, son père Tescelin avait embrassé le métier des armes, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une grande piété. A cette époque, les hommes pouvaient être de tempérament rude, se laisser même parfois entraîner par les passions, la foi était vivace en eux. Elle régnait dans le cœur des rois et des peuples, des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs, et sa voix, tôt ou tard, se faisait entendre de ceux qui s'égaraient, pour les ramener dans la voie du salut. Grâce à Dieu, ce ne fut jamais nécessaire pour le noble Tescelin. Sainte Aleth, son épouse, était plus pieuse encore. Chaque fois que Dieu lui faisait don d'un nouvel enfant, — et elle en eut sept, — elle l'élevait vers le ciel pour l'offrir à ce Dieu qui le lui envoyait et le placer sous sa protection. Avertie en songe de la destinée réservée à son petit Bernard, elle le consacra à Dieu d'une façon spéciale et le pria de le prendre au service de son Eglise. Dieu devait l'exaucer pleinement. Quel bel exemple sainte Aleth vous donne, mères chrétiennes, et quel profit pour vos enfants et pour vous si vous l'imitiez !

Ce que fut l'enfance de S. Bernard à l'école d'une si bonne mère, vous le devinez, m. f. Il grandit dans l'amour et la crainte de Dieu et dans une vive horreur du péché. On raconte qu'atteint d'un violent mal de tête que les médecins ne parvenaient pas à calmer, une magicienne offrit de le guérir par des pratiques superstitieuses. Bernard la repoussa avec horreur, préférant souffrir plutôt que d'offenser Dieu. Une autre fois, il venait d'assister à une fête mondaine qui avait quelque peu surexcité son imagination et ses sens. Craignant de succomber à la tentation, il a recours à un moyen héroïque : il va se plonger dans un étang glacé qu'on voit encore au bas du château de Fontaine.

Il n'avait que 19 ans lorsqu'il eut la douleur de perdre sa bienheureuse mère. Son père étant obligé de rester à l'armée, Bernard se trouva sans surveillance et libre d'agir à sa guise. Des amis pervers, comme on en rencontre tant dans le monde, en profitèrent pour essayer de l'entraîner dans leurs divertissements coupables. Mais grâce à la pieuse éducation qu'il avait reçue sous le toit paternel d'abord, puis dans l'excellent collège de Châtillon où il avait fait ses études, les vertus chrétiennes avaient déjà mis en lui de profondes racines. A un âge où les jeunes gens ne songent, hélas ! qu'à s'amuser, qu'à courir les fêtes et les lieux de perdition, il sut résister à toutes les séductions. Sa chasteté eut beau être mise à de terribles épreuves, il eut recours à Dieu, à la T. S. Vierge envers qui il eut toujours la plus tendre dévotion ; il pratiqua le jeûne et la mortification et sortit ainsi victorieux de toutes les tentations. Jeunes gens qui m'écoutez, recourez aux mêmes moyens et comme S. Bernard vous resterez toujours honnêtes et chastes.

Toutefois, constatant les dangers dont le monde est rempli et le péril qu'y courait sa vertu, notre saint résolut, pour échapper à ces dangers et faire son salut plus sûrement, de le quitter définitivement et de se consacrer à Dieu dans l'abbaye de Cîteaux. Lorsque, pour la première fois, il s'ouvrit de ce projet à ses frères et à ses amis, ce fut de leur part une protestation générale. Ils mirent tout en œuvre pour le faire renoncer à son dessein. Mais ce fut tout le contraire qui arriva, car Bernard les convertit à ce projet et les amena à le partager avec lui. Il fit valoir avec tant d'éloquence les avantages de la vie religieuse que ses frères et ses amis, au nombre de trente, résolurent d'imiter son exemple, de renoncer au monde comme lui et de le suivre au monastère de Cîteaux. Tant sont grands la puissance du bon exemple et le bien que nous pouvons faire par nos conseils discrets et une vie franchement chrétienne !

II

On raconte que quand Bernard et ses frères quittèrent le château de Fontaine en 1113, le plus jeune de leurs frères, Nivard, jouait avec ses camarades dans la cour du manoir. Guy, l'aîné, s'approchant, lui dit en l'embrassant : « Adieu, petit frère, tu auras seul nos terres et nos richesses. » — « Ah oui, répondit l'enfant avec une sagesse au-dessus de son âge, vous prenez le ciel et vous me laissez la terre, le partage n'est pas égal. » Aussi, quelques années après, allait-il rejoindre ses frères. Leur vieux père Tescelin fit de même, autant pour se sanctifier en la compagnie de ses fils que pour jouir de leur société si douce à son cœur. Que nos familles seraient heureuses si elles ressemblaient à celle-là !

A peine arrivé à Cîteaux, Bernard se mit à travailler de toutes ses forces à sa perfection. Pour s'y engager, il se répétait souvent cette question : « *Bernarde, ad quid venisti ?* Bernard, qu'es-tu

venu faire dans cette solitude, pourquoi as-tu quitté le monde, sinon pour sauver ton âme et devenir plus sûrement un saint ? » Il y pratiqua pendant deux ans la vertu avec un tel héroïsme qu'après une année de profession religieuse on le jugea digne d'aller, à la tête d'une colonie de moines, fonder un nouveau monastère, celui de Clairvaux. Clairvaux est aujourd'hui, hélas ! une maison centrale où des centaines de détenus condamnés par la justice expient les fautes qu'ils ont commises. Mais avant d'être une prison où retentit le blasphème, Clairvaux fut pendant de longs siècles une maison de prière où, jour et nuit, retentissaient les louanges de Dieu et où l'on conservait le glorieux souvenir de S. Bernard. Du haut de la colline boisée où se dresse aujourd'hui sa statue, but chaque année d'un pieux pèlerinage, l'illustre Abbé contemple avec douleur sa chère abbaye transformée en prison et semble s'écrier comme Notre-Seigneur : « Ma maison était une maison de prière et vous en avez fait une caverne de voleurs ! »

Combien furent pénibles les débuts du nouveau monastère ! Quelles privations durent subir les nouveaux moines et de quelle énergie dut faire preuve leur jeune et saint Abbé pour soutenir leur courage, il serait trop long de le dire. Il ne leur demandait aucun sacrifice qu'il ne se l'imposât à lui-même. Comme eux, lui qui était né et avait grandi dans un château, il logeait dans une cabane improvisée ; comme eux il vivait de feuilles de hêtre cueillies dans la forêt voisine et cuites à l'eau ; comme eux il se livrait aux durs travaux de défrichement auxquels devaient s'adonner tous les monastères naissants. Sa débile santé en fut ébranlée, mais la vie du monastère en fut affermie, c'est tout ce qu'il désirait.

Une si grande vertu chez le père et ses enfants et les miracles nombreux qui la récompensaient ne tardèrent pas à être connus au loin et amenèrent à Bernard tant de disciples que le monastère de Clairvaux devint bientôt trop étroit pour les contenir. A son tour il dut essaimer, et des colonies sorties de lui se répandirent dans l'Europe entière et jusqu'à Rome, où un fils de S. Bernard devint Pape sous le nom d'Eugène III.

III

Mais Dieu n'avait pas choisi notre saint uniquement pour gouverner une abbaye et renouveler par lui l'esprit monastique ; il le destinait à une mission bien plus étendue. Désormais c'est dans toute l'Eglise que va s'exercer l'action éminemment féconde de l'Abbé de Clairvaux.

Partout on l'appelle pour prêcher, et il se fait entendre tour à tour à Châlons-sur-Marne où est évêque son vénérable ami Guillaume de Champeaux, en Flandre, à Paris et en mille autres endroits, gagnant partout à Dieu de nombreuses âmes. Un douloureux schisme divise l'Eglise... Bernard va trouver les rois de France et d'Angleterre, puis l'empereur d'Allemagne, et tel est sur eux l'ascendant de sa sainteté qu'ils reconnaissent avec lui Innocent II comme le pape légitime. Des querelles, si fréquentes alors, mettent en guerre les unes contre les autres différentes villes d'Italie et certains princes d'Europe. S. Bernard a le bonheur de les réconcilier. C'est lui qui, en 1146, prêche à Vézelay la seconde croisade à laquelle prennent part le roi de France et l'empereur d'Allemagne. Entre temps, il écrit de savants traités pour réfuter les hérésies de cette époque et c'est pour l'en récompenser que l'Eglise lui a décerné le titre de Docteur.

Tant de travaux ne lui faisaient point oublier le travail de sa sanctification. Il sut rester humble malgré la confiance que lui témoignaient les rois, l'empereur et le Souverain Pontife lui-même. On lui offrit successivement les évêchés de Langres et de Châlons-sur-Marne, les archevêchés de Gênes, de Milan et de Reims : il les refusa tous, préférant rester ce qu'il avait toujours été, un pauvre moine.

Sa douceur était inaltérable. Un jour, un religieux à qui il donnait un avis prudent et sage s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet. Ceux qui étaient là voulaient châtier l'insolent, mais Bernard, sans laisser paraître le moindre trouble, les en empêcha et c'est tout juste si, selon le conseil de l'Evangile, il ne tendit pas l'autre joue.

Nous avons dit avec quel héroïsme il avait, étant jeune, défendu sa chasteté. Il veilla toute sa vie avec un soin jaloux sur ce précieux trésor. Pour le conserver, il traita toujours son corps durement, comme un esclave rebelle qu'on veut dompter : un peu de pain bis trempé dans de l'eau chaude faisait presque toujours sa nourriture. Son visage, disent ses biographes, était pâle et décharné et cependant toute sa personne avait je ne sais quoi de divin qui portait à Dieu et agissait puissamment sur ceux qui le fréquentaient.

Mais, par-dessus tout, il avait une extraordinaire dévotion envers la Sainte Vierge. Son bonheur était de parler d'elle ; il avait en elle une confiance sans bornes. Nous en avons un témoignage expressif dans le *Souvenez-vous,* qu'on lui attribue. Si cette belle prière, qui exprime une si entière confiance en Marie, n'a pas été composée dans sa teneur actuelle par S. Bernard, elle est en tout cas un exact résumé des sentiments qu'il exprime si souvent à cette bonne Mère dans ses écrits. On lui attribue également la belle antienne *Salve Regina.* S'il ne l'a pas rédigée tout entière, il est du moins l'auteur des touchantes invocations qui la terminent. Un jour qu'il faisait son entrée dans la cathédrale de Spire, le peuple et le clergé chantaient cette antienne si pieuse et si suppliante qu'affectionnait leur illustre visiteur. Bernard la chante avec eux, mais telle est l'ardeur de sa piété envers Marie que l'antienne finie, il continue d'exalter cette bonne Mère par ces paroles dont l'Eglise fait suivre depuis le *Salve Regina : « O clemens, o pia, o dulcis*

Virgo Maria ! O clémente, ô miséricordieuse, ô douce Vierge Marie ! »

Marie ne pouvait manquer de récompenser un si dévoué serviteur, un fils si aimant. C'est dans l'octave de sa glorieuse Assomption, le 20 août 1153, qu'il rendit son âme à Dieu et monta au ciel pour y partager le triomphe de celle qu'il avait fait connaître et aimer. Puisse-t-il nous aider à l'aller partager un jour nous aussi. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA DÉCOLLATION DE S. JEAN-BAPTISTE

(29 août)

HISTOIRE ET ENSEIGNEMENTS DU MARTYRE DE S. JEAN-BAPTISTE

Mes frères,

L'ange avait annoncé à Zacharie au sujet de son enfant prédestiné : « *Multi in nativitate ejus gaudebunt*. Beaucoup se réjouiront à l'occasion de sa naissance. » (Luc, I, 14).

Et encore aujourd'hui la prophétie s'accomplit. C'est en la fête de la nativité de S. Jean qu'ont lieu les grandes liesses populaires. Pour le peuple, la St Jean, c'est le 24 juin.

Pourtant, l'Eglise qui par exception a consacré le jour de la naissance de S. Jean, parce que ce fut une naissance immaculée, l'Eglise a voulu consacrer également sa mort comme elle le fait pour les autres saints. Pour lui aussi c'est le *dies natalis*... et un jour de naissance empourpré de sang. Le 29 août, elle nous invite à commémorer son glorieux martyre.

Nous en rappellerons l'*histoire* et la *leçon*.

I. — *Histoire du martyre*

Ce jour-là, Hérode Antipas, gouverneur de la Galilée et de la Pérée, célébrait son anniversaire.

Un banquet avait réuni au palais les grands du royaume, les officiers supérieurs, les personnages en vue des deux provinces. Des danses avaient ajouté aux plaisirs de la table. Salomé, la fille d'Hérodiade, l'épouse illégitime d'Hérode, avait exécuté un pas de danse dont toute la société s'était déclarée ravie.

Flatté, Hérode avait voulu témoigner hautement son admiration et sa joie à la brillante danseuse. Il lui avait dit devant tous ses convives : « Demandez-moi ce que vous voudrez et je vous le donnerai. » Et même, mis en train sans doute par le banquet et dans le premier mouvement de l'enthousiasme, il avait solennellement engagé sa parole : « Tout ce que vous me demanderez, je vous le donnerai, serait-ce la moitié de mon royaume. »

La fille d'Hérodiade prit l'avis de sa mère. Celle-ci n'hésita pas : « Il me faut la tête de Jean-Baptiste. »

A cette date, Jean-Baptiste ne prêchait plus dans la vallée du Jourdain. Il était dans les fers, victime de son attachement à la défense de la vérité et de la morale.

Lors d'un voyage à Rome, Hérode avait répudié son épouse et enlevé la femme de son frère Philippe, qui était aussi sa nièce. Courageusement la voix de Jean-Baptiste avait protesté auprès d'Hérode contre ce scandale de l'adultère et de l'inceste : « Il ne vous est pas permis d'avoir pour épouse celle de votre frère. » A dater de ce jour, Hérodiade avait poursuivi le prophète de sa rancune et de sa haine : Jean-Baptiste avait été arrêté, enchaîné, incarcéré. Pourtant, jusqu'ici, la malveillance d'Hérodiade n'avait pu avoir raison de la résistance d'Hérode aux mesures extrêmes. Malgré ses passions, le tétrarque avait de l'estime pour Jean-Baptiste, une estime mélangée d'une certaine crainte superstitieuse à l'égard de cet homme de Dieu. Et si inquiétant que fût un prophète pour l'autorité civile... et parfois même pour l'autorité sacerdotale, ne risquerait-il pas d'ameuter le peuple qui avait suivi Jean-Baptiste, s'il décidait la peine capitale contre son prisonnier ?

Mais cette fois l'occasion était trop belle pour Hérodiade d'assouvir sa rancune. Elle ne la laissa pas échapper. Elle souffla à sa fille ses exigences.

Fidèle interprète des volontés maternelles, sur-le-champ et en hâte, note l'Evangile de S. Marc, *statim cum festinatione*, avec une hâte qui trahit la fièvre de l'impatience et de la cruauté féminines, Salomé traduisit sur le ton de la sommation la requête de sa mère : « Je veux qu'ici-même et tout de suite vous me donniez sur un plat la tête de Jean-Baptiste. »

Intérieurement l'âme d'Hérode s'émeut. Pouvait-il soupçonner cette sorte de sadisme : la tête d'un homme sur un plat en fin de banquet et de soirée ? Pouvait-il soupçonner qu'une jeune fille de l'âge de Salomé n'eût pas autre chose à lui demander ?

Mais il avait donné sa parole publiquement. Il n'eut pas la force de caractère de repousser les exigences cruelles de la belle danseuse.

Tout se fit suivant le désir d'Hérodiade, avec une rapidité que rend nettement le sobre récit évangélique : « Un garde fut dépêché avec ordre d'apporter sur un plat la tête de Jean-Baptiste. Le garde décapita Jean dans la prison. Et il apporta la tête sur un plat et la donna à la jeune fille et la jeune fille la donna à sa mère. » (Marc, VI, 27-28).

La rancune féminine était assouvie. Car c'est bien cela qui est au principe de ce drame, comme l'a noté depuis longtemps S. Augustin : *Odium peperit veritas*[1].

Mais c'est une rancune contre le vengeur de la sainteté du mariage. C'est ce qui donne à ce martyre sa note spéciale, comme à celui d'un S. Jean Népomucène d'avoir attesté de façon éclatante le secret de la confession. Et c'est aussi ce qui fait son enseignement particulier.

[1] 3e Noct. de la fête.

II. — *Enseignements de ce martyre*

Et leçon d'une opportunité brûlante.

La sainteté du mariage n'est-elle pas battue en brèche de toutes parts à notre époque et presque dans tous les pays, même chrétiens, battue en brèche par les lois et par les mœurs ?

Sa dignité de sacrement est abaissée devant le contrat civil, qui compte seul devant la loi chez bien des peuples.

Son indissolubilité a été rompue depuis des années par le divorce, institution criminelle qui prétend briser l'imbrisable, et qui est passée à ce point dans les mœurs qu'elle n'étonne plus.

Ses fins sublimes, qui associaient l'homme à l'œuvre la plus belle de Dieu, ont été détournées au profit des satisfactions égoïstes des passions. Les nations se dépeuplent. Par la faute des hommes, les desseins d'amour de Dieu sur des milliers et des milliers d'êtres n'aboutiront pas.

Des défenseurs se lèvent ; la voix de l'Eglise se fait entendre : le Souverain Pontife, il n'y a pas deux ans, le 31 décembre 1930, dans sa lettre *Casti Connubii* adressée à tout l'univers, rappelait au monde les lois imprescriptibles de la morale éternelle du mariage.

Mais le monde, distrait et emporté par la vie enfiévrée du jour et plus soucieux de ses intérêts matériels immédiats que des hautes et glorieuses destinées de la race, n'entend pas la voix du chef pourtant propagée dans toutes les églises par la prédication chrétienne.

Il faut que se lèvent d'autres témoins, les témoins de la vie ou de l'exemple, des chrétiens et des chrétiennes qui auront le courage d'aller jusqu'au bout de leur devoir d'état, qui en feront rayonner autour d'eux les grandeurs et les joies, qui forceront le monde, par leurs sacrifices personnels, à s'incliner devant la vérité et le devoir.

Et voilà pourquoi l'exemple et les mérites de la décapitation de S. Jean-Baptiste sont d'une si brûlante actualité.

Ce martyre rappelle aux chrétiens l'obligation où ils sont de confesser leur foi à la morale éternelle. Dieu ne demande pas de tous le témoignage du sang ; mais de tous il exige le témoignage de la vie. Et cette façon plus obscure d'être le témoin de la vérité requiert souvent une force d'âme égale à celle des martyrs sanglants, à cause de sa continuité et de son retour quotidien. Il est tonique pour tous de regarder vers les héros. Les fréquenter, par la méditation ou la réflexion, dispose et habitue aux attitudes courageuses. Et quand il s'agit de ce héros qui s'appelle de son vrai nom un saint, on peut attendre de lui autre chose que le stimulant de l'exemple : la grâce intérieure que nous valent ses mérites et son intercession.

* *

Quand ils apprirent le martyre de leur Maître, les disciples de S. Jean-Baptiste vinrent demander son corps pour l'ensevelir honorablement. Ils firent mieux que de rendre ce témoignage extérieur de vénération à celui qu'ils avaient suivi pendant des années. On honore vraiment les saints par la mise en pratique de leurs plus ardents désirs.

Jean Baptiste avait eu pour mission de préparer les voies au Messie, d'orienter vers lui ses contemporains, de les conduire au Christ.

Un des historiens de la décollation de S. Jean-Baptiste, l'évangéliste S. Mathieu, nous rapporte que les disciples du Précurseur allèrent prévenir Jésus de la mort du Prophète. « Et peut-être plusieurs vinrent-ils non pas seulement pour apporter des nouvelles, mais pour se ranger parmi les disciples de Jésus [1]. »

Que le souvenir du martyre de S. Jean-Baptiste que nous célébrons aujourd'hui, produise encore cette grâce dans le monde de multiplier les vrais disciples du Christ, les disciples de toute sa loi, sans en excepter un article, quelque sacrifice qu'il puisse en coûter à la sensualité et à l'égoïsme. Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

IV

NOS ABANDONS

Domine, factum est ut imperasti, et adhuc locus est.
« Maître, nous avons exécuté vos ordres, et il reste encore de la place. » (Luc, XIV, 22).

Mes frères,

Qui n'admirerait les bienfaits de l'Eucharistie ? Ce Dieu dont il est écrit : « Le Seigneur est grand, il est glorieux, il est terrible au-dessus de tous les dieux », il incline les cieux avec un ineffable amour, se faisant semblable à nous ; pour ne pas nous quitter, il a institué ce sacrement d'une grandeur et d'une fécondité vraiment divines, qui, en nous le donnant lui-même tout entier, nous offre le moyen de nous rapprocher de Dieu selon les aspirations de notre nature ; en même temps il nous revêt de cette puissance victorieuse par laquelle nous devenons les maîtres de la douleur, de nos passions et de ces vertus qui feront de nous, si nous le voulons, des héros et des saints.

Et maintenant, je viens vous poser cette question du psalmiste : « Chrétiens, que rendrez-vous au Seigneur pour tous les bienfaits que vous en avez reçus ? » Ah ! je le sais, l'amour a répondu à tant d'amour. Il existe une tribu sainte qui semble n'avoir d'autre patrie que l'autel, d'autre aliment que le pain de l'autel, d'autre pensée et d'autre vie que le Dieu de l'autel. J'entends les cantiques qu'elle chante à sa gloire depuis qu'il est le prisonnier de nos tabernacles, j'entends ses soupirs et ses prières ardentes. Je vois des milliers de fronts inclinés, des milliers de mains ten-

[1] Dom Paul Delatte : *L'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, p. 381.

dues ; je vois couler dans nos sanctuaires les larmes que la divine présence fait répandre, larmes plus heureuses que toutes les joies du monde, car celui qui les a connues a vécu, en un seul jour, plusieurs siècles...

Pourtant, quand je plonge mon regard dans l'ombre des demeures qu'il habite, humbles églises de villages ou somptueuses cathédrales, je vois bien des places vides : *adhuc locus est*. Disons-le, m f., à notre confusion éternelle, Jésus-Christ, dans le sacrement de son amour, est trop souvent abandonné, abandonné sur l'autel, comme il le fut sur cette croix que l'autel figure et perpétue.

Parlons ensemble de ces coupables abandons ; *constatons* ce fait ; cherchons-en les *causes* douloureuses, et sortons d'ici avec la résolution inébranlable d'être aussi fidèles à notre Dieu que notre Dieu nous est fidèle.

I

Les bons chrétiens mis à part, les hommes se partagent, en face de l'Eucharistie, en deux catégories : les incrédules et les indifférents.

Les incrédules sont ceux qui refusent de croire. Quelques-uns sont des intellectuels orgueilleux qui prétendent tout soumettre à leur raison très courte, mais le plus souvent ce sont des intelligences obtuses et bornées, des libres-penseurs ignorants et incapables de penser. Parmi ces hommes de mentalité diverse, il y a ceux qui se désintéressent de l'Eucharistie et de toute la religion ; mais il y en a d'autres qui haïssent l'Eucharistie, la raillent et la méprisent, parfois la bravent. Je me rappellerai toujours ce petit soldat de vingt ans, que je vis à une procession de la Fête-Dieu. Au passage des hommes qui suivaient le dais, il haussait les épaules ; quand l'Hostie passa devant lui, il la regarda. Ce regard, je le vois encore : il défiait, il insultait, il crachait le mépris, il blasphémait. C'était un regard atroce et satanique. Et il avait vingt ans ! De ces hommes, il y en a toujours : ils sont de ceux qui, si le Christ revenait sur la terre, le crucifieraient encore.

Les indifférents sont ceux que Notre-Seigneur a dépeints avec une saisissante éloquence. Un roi avait décidé de célébrer les noces de son fils. Il y invita beaucoup de monde et le jour venu, avant l'heure dite, il envoya ses serviteurs par la ville pour rappeler aux invités le royal honneur qui leur était fait. Au retour, les serviteurs rapportèrent au maître les réponses qu'ils avaient reçues. L'un avait dit : « J'ai acheté une maison de campagne et il me faut aller la voir ; excusez-moi. » Un autre avait dit : « Je viens d'acheter cinq paires de bœufs, il faut absolument que j'aille les essayer ; excusez-moi. » Un troisième avait dit : « Je me suis marié : impossible de venir ! » Riches et pauvres avaient été appelés, et riches et pauvres avaient dédaigné l'honneur de s'asseoir à la table d'un roi...

Vous avez compris, m. f., où je veux en venir en vous rappelant cette poignante parabole. Le festin royal, c'est l'Eucharistie ; les invités, ce sont les chrétiens de toutes les classes, lesquels, par la plus incompréhensible indifférence, laissent les temples déserts, l'autel sans témoins, la Table sainte sans convives, les uns parce qu'ils ne songent qu'à s'enrichir, les autres parce qu'ils ont un travail plus pressé, les derniers parce qu'ils pensent uniquement à leur propre bonheur, tous parce qu'ils sont des égoïstes.

Ignorance, ingratitude, folie ! Voilà ceux qui abandonnent le Christ eucharistique. Mais de ces odieux lâcheurs, j'ose vous le demander, n'en existe-t-il pas aussi parmi nous ?

J'ai lu au livre de l'Exode que le jour où Dieu s'entretint avec Moïse sur la montagne, au premier son des trompettes célestes éclatant dans les nues, tout le peuple qui campait dans le désert quitta ses tentes, accourut de toutes parts et vint se prosterner dans la crainte et le tremblement au pied du Sinaï. Là, osant à peine lever les yeux vers la cime couronnée d'éclairs et de tonnerre, les fils de Jacob adoraient leur Dieu caché derrière les voiles de la tempête, le corps immobile et l'âme saisie devant cette scène grandiose. Je comprends ce saisissement. Où est le peuple capable d'y rester insensible ? Quand Dieu s'approche ainsi de la terre, il faut que la terre tressaille et adore. Cependant, quand d'un côté j'évoque ce grand souvenir et que, de l'autre, je me dis que, chaque jour, une scène semblable est offerte au chrétien, l'indifférence qui accueille Dieu aujourd'hui me jette dans une véritable stupeur.

Oui, c'était Dieu sur le Sinaï ; mais n'est-ce pas le même Dieu qui, à la voix du prêtre, ce nouveau Moïse, descend sur l'autel au saint sacrifice de la messe ? Les trompettes éternelles ne percent plus l'air, il est vrai, de sons inconnus à l'oreille humaine ; il n'y a plus ni tonnerre ni foudre ni nuées tragiques donnant à la montagne je ne sais quel aspect terrible. Non, poussé par plus d'amour, le Seigneur vient vers nous sous un voile moins redoutable ; il ne vient plus comme un maître qui commande et qui menace : il vient à nous comme un père qui tend les bras à tous les prodigues de la terre ; il ne vient plus pour soumettre un peuple : il vient pour s'anéantir en faveur du monde, Dieu humilié, victime suppliante comme aux jours de la croix. A ce spectacle, l'humanité tout entière ne devrait-elle pas, m. f., tressaillir comme les Hébreux sous les tentes du désert, se lever, accourir, entourer les autels, adorer, le front dans la poussière, cette majesté qui s'abaisse, — non pas craindre, non pas trembler, mais pleurer d'enthousiasme et de tendresse ?

Est-ce là ce qui se passe ? Hélas ! non. Aux messes de semaine, église vide ! Un prêtre et un enfant de chœur distrait ! Mais voici le dimanche ; c'est le jour du Seigneur. Ecoutez : les cloches sonnent et carillonnent ; leurs grandes voix passent sur la ville et le village. Elles appellent

les chrétiens au rendez-vous de Dieu. Au moins, ce jour-là...

Ce jour-là, beaucoup de chrétiens sont sourds à l'invitation des cloches ; trop souvent l'église se trouve trop grande pour la paroisse, et ceux qu'un reste d'habitude et de foi conduit encore au saint sacrifice y assistent le plus souvent sans attention comme sans piété, agités au souffle de mille préoccupations étrangères, présents de corps, absents d'âme et de pensée !

Voilà notre premier abandon : nous délaissons le saint sacrifice. Le second a pour objet la communion au corps et au sang de Jésus Christ.

J'ai lu, encore au livre de l'Exode, que les Hébreux étant campés au désert de Sin, le peuple un jour faillit mourir de faim. Dieu eut pitié de lui et il lui envoya la manne, mystérieux aliment qui, chaque matin avant l'aurore, tombait du ciel et couvrait le sol comme la neige pendant l'hiver en nos climats. Pendant quarante ans, un peuple entier fut ainsi nourri par miracle. L'ancienne Loi avait de ces merveilles.

La Loi nouvelle en a de plus prodigieuses.

Le vrai mal de l'homme, le plus opiniâtre et le plus cruel, c'est cette faim étrange et jamais rassasiée des choses divines et de Dieu lui-même. Quand cette surnaturelle nourriture lui manque, il se sent défaillir au milieu de ce désert aride et brûlant qui est le monde, dans son dur voyage vers la terre promise qui est le ciel.

Pour rassasier cette faim insatiable, Jésus-Christ a, lui aussi, donné aux chrétiens leur divine nourriture : c'est son corps et son sang, c'est lui-même ! Chaque matin elle descend des régions éternelles et pour le recevoir, de même qu'au désert on n'avait qu'à se baisser, à l'église on n'a qu'à se mettre à genoux.

Ah ! sans doute, chaque matin ces privilégiés de Dieu vont secouer leur sommeil, se lever avant l'aube et aller en toute hâte ramasser leur provision céleste ?

Hélas ! non ; à part quelques-uns, ils préfèrent dormir, travailler, jouir de l'existence terrestre, languir moralement, vivre sans force, sans vertu, peut-être en criminels, incapables, en tous cas, de tout effort et de tout bien, et enfin mourir, comme un troupeau obstiné qui ne veut pas se rendre au pâturage, mourir de faim près de ce qui devait soutenir leur vie et les sauver.

Voilà le second abandon : Jésus-Christ s'offre à nous dans la communion et nous ne le recevons pas.

Voici le troisième : c'est que nous nous désintéressons trop de sa permanence parmi nous.

J'ai lu, toujours au livre de l'Exode, car c'est le plus fécond de tous en figures eucharistiques, qu'au-dessus du Tabernacle et de l'Arche d'alliance planait nuit et jour une nuée tour à tour lumineuse et obscure. De toutes les parties du vaste camp on l'apercevait et chacun, à ce signe, reconnaissait que Dieu était là. Matin et soir, la fumée des sacrifices se mêlait à ce nuage et, pénétré du sentiment de la présence de Dieu, à chaque instant de la journée le peuple l'adorait.

Or, m. f., Jésus-Christ est présent dans nos églises, aussi et plus réellement présent que dans la tente que le Seigneur habitait au désert. Un signe aussi nous dénonce sa présence : ce n'est plus une nuée lumineuse, c'est la tour ou le clocher que surmonte la croix et, dans le temple même, c'est une petite lampe, faible et vacillante lueur, mais lueur plus éclatante mille fois que le soleil pour quiconque a la foi. Et une voix sort du tabernacle, qui dit au chrétien : « Viens, adore, implore, supplie, écoute, pleure, jouis, aime, ton Dieu est là ! »

Combien la voient, cette lampe sacrée ? Combien l'entendent, cette voix impérieuse ? Hélas ! entrez dans nos magnifiques cathédrales, à n'importe quelle heure du jour : vous y trouverez moins d'adorateurs que de touristes et de curieux, et dans nos églises de village, le plus souvent, vous ne trouverez personne !...

Voilà notre troisième abandon. Les anges, pour qui l'Eucharistie n'a pas été faite, montent la garde autour des tabernacles, et nous, pour qui Jésus-Christ s'éternise en nos églises, nous passons indifférents et distraits devant les portes sacrées. Jésus-Christ nous appelle et nous ne répondons pas, et pour tout résumer en trois mots, nous laissons le divin sacrifice de l'autel sans témoins, la Table sainte sans convives, nos temples déserts sans visiteurs et sans adorateurs !

Quelles sont les causes d'un si regrettable oubli ? M. f., cherchons-les et, si nous en reconnaissons quelques-unes en nous, n'ayons plus de repos que nous ne les ayons fait disparaître.

II

La cause la plus générale de cet abandon de Dieu par les âmes, c'est notre inguérissable égoïsme. Notre principale préoccupation, c'est nous-mêmes ; notre premier amour, c'est nous-mêmes, et nous oublions tout le reste pour ne penser qu'à nous-mêmes. Je ne veux pas être injuste et accuser ici ceux qui, par le malheur de leur éducation ou la faute de la société, sont restés dans la plus profonde ignorance de nos mystères. Ceux-là sont plus à plaindre qu'à blâmer. Je ne parle que de nous autres, de nous, chrétiens convaincus et instruits, qui connaissons le Dieu de l'Eucharistie et qui vivons à côté de lui comme s'il n'existait pas, de nous qui pouvons passer une journée entière sans penser à lui, de nous, hommes de peu de foi, tellement enfoncés dans les soucis de la terre que nous en oublions le seul être dont il faille toujours se souvenir et qu'il faille chérir éternellement, parce qu'il est le seul, en somme, qui nous aime d'un amour sans défaillance, le seul qui nous reste quand toutes les affections humaines — qu'elles nous échappent, qu'elles s'usent ou qu'elles nous trahissent — se brisent en notre main comme un roseau trop frêle.

Mais ne nous arrêtons pas en si beau chemin; poursuivons notre pénible enquête et voyons ce qu'il y a au fond de ce lamentable égoïsme. Ce qu'il y a, ce sont des passions, et l'Evangile va nous les montrer prises sur le fait dans cette parabole que je vous résumais en commençant ce discours.

Un roi avait décidé, vous disais-je, de célébrer les noces de son fils. Il y invita beaucoup de monde. Et le grand jour venu, il envoya ses serviteurs pour rappeler aux invités le royal honneur qui leur avait été fait. Les serviteurs partirent, puis revinrent, rapportant à leur maître les réponses négatives qu'ils avaient reçues. Le roi, alors, entra dans une grande colère : « Allez par les places et les faubourgs, dit-il aux serviteurs, et amenez-moi ici tout le pauvre peuple. » Le pauvre peuple fut invité, et il restait encore de la place. Ainsi riches et pauvres avaient été appelés, et riches et pauvres avaient dédaigné l'honneur de s'asseoir à la table d'un roi.

Toutes les raisons de délaisser Jésus-Christ sont là, dans cette page dictée par Jésus-Christ lui-même.

La première cause d'abandon, c'est l'opulence et l'amour du luxe. Il faut bien qu'on surveille ses propriétés, qu'on remplisse les devoirs de sa position, qu'on fasse des visites et qu'on en reçoive, qu'on mène grand train, puisque c'est la loi quand on est riche. Et voilà que la vie s'écoule dans ce rêve d'ostentation et d'orgueil. Oh ! on a rencontré bien du monde, mais combien rarement on a rencontré Jésus-Christ ! On a eu bien des admirateurs, mais on ne s'est jamais humilié aux pieds de Jésus-Christ ! On a eu bien des amitiés, mais jamais on n'a goûté l'intimité de Jésus-Christ ! Et trop souvent l'heure de la mort arrive sans qu'on se doute qu'on a passé à côté de Jésus-Christ et que là-haut on va être jugé par Jésus-Christ !

La seconde cause signalée par l'Evangile, c'est le désir insatiable de s'enrichir par le travail. Point de trêve, point de repos. Ni fêtes, ni dimanches. Il faut que les bœufs labourent la terre. Il faut que le magasin s'ouvre aux acheteurs. Est-ce qu'on a le temps d'entrer dans une église? Jésus-Christ est là, soit; mais est-ce qu'on peut s'occuper de lui ?

Hélas ! que sert à l'homme de gagner l'univers? Avec cette vie de labeur et d'agitations acharnées, on sera devenu riche peut-être, mais on n'aura pas conquis le vrai trésor, parce qu'on aura vécu sans aucune des joies profondes de l'âme, loin du Dieu qui bénit les sueurs de l'homme et qui les récompense, et comme on aura vécu sans son secours, en gagnant la terre on aura peut-être perdu le ciel.

La troisième et dernière excuse, c'est le plaisir. Plaisir légitime ou plaisir défendu, peu importe. Où va ce jeune homme? A ses plaisirs. Où vont cet homme et cette femme que tant de devoirs devraient retenir au foyer? A leurs plaisirs. Où va ce vieillard dont les pas tremblent ? A ses plaisirs. On s'y livre avec toute l'ardeur dont on est capable ; on s'y plonge avec frénésie. Le monde entier disparaît ; Dieu lui-même n'apparaît plus que comme une ombre dans un songe. Une seule chose demeure, toujours présente à la pensée, toujours souriante aux yeux, toujours convoitée par le cœur : le plaisir. On lui donne sa vie, et il la dévore sans rien laisser à Celui qui ne nous l'avait donnée que pour vivre de lui, avec lui et en lui !

Voilà, m. f., les raisons éternelles de nos abandons et de nos ingratitudes envers le Dieu de l'Eucharistie.

Et maintenant, trouvez-vous, m. f., que j'ai noirci notre conduite, calomnié nos habituelles dispositions, exagéré, pour vouloir les mieux stigmatiser, nos tristes abandons ?

Que ferons-nous donc, ingrats que nous sommes ?

Rappelez-vous la scène qui se passa, la nuit et le matin du Vendredi Saint, à Gethsémani et dans la cour du prétoire. Jésus est prisonnier : tous les Apôtres se sont sauvés et Pierre, aux interrogations d'une servante, tombe dans la faute d'un triple reniement, et le reniement est le plus bas, le pire des abandons. Mais, tout aussitôt, Pierre reconnaît son péché et pleure ; avant peu, tous les Apôtres reviendront à leur Maître, fidèles désormais jusqu'à la mort !

Imitons Pierre, imitons les Apôtres. Le Fils de Dieu vient s'offrir pour nous au saint sacrifice de la messe ; il vient s'offrir à nous dans la communion ; il demeure avec nous au tabernacle. Plus d'oubli ni d'indifférence. Venons l'adorer sur l'autel ; venons le recevoir dans notre cœur et nous unir à lui ; venons le visiter dans nos églises. Que si l'une ou l'autre des causes que je viens de signaler avait, dans le passé, refroidi notre amour et paralysé notre zèle, voici l'heure d'immoler nos passions à notre foi. Périssent notre richesse et notre luxe, périssent nos plaisirs les plus légitimes eux-mêmes, plutôt que notre fidélité !

J'ai une crainte, m. f. C'est que, si nous persistons dans nos abandons, à notre arrivée dans l'autre monde, notre Sauveur et Juge ne nous reconnaisse pas. « J'étais dans le tabernacle, nous dira-t-il, je ne t'ai pas vu assez souvent pour reconnaître ton visage. Je t'ai appelé, tu ne m'as pas répondu. Je t'ai tendu les bras, tu n'es pas venu. Je me suis offert, tu n'as pas voulu de moi. » Accueil terrible, au seuil de l'Au-delà ! Mais non, tous instruits de notre devoir, nous répondrons avec une fidélité empressée et constante aux appels et aux touchantes invitations de notre Dieu. Du premier coup d'œil il nous reconnaîtra pour les siens, et il nous fera ouvrir sans tarder les portes de son Royaume. Ainsi soit-il.